

sarah perry

le serpent de l'essex



SARAH PERRY

LE SERPENT DE L'ESSEX

Cora Seaborne, jeune veuve férue de paléontologie, quitte Londres en compagnie de son fils Francis et de sa nourrice Martha pour s'installer à Aldwinter, dans l'Essex, où elle se lie avec le pasteur William Ransome et sa famille. Elle s'intéresse à la rumeur qui met tout le lieu en émoi : le Serpent de l'Essex, monstre marin aux allures de dragon apparu deux siècles plus tôt, aurait-il ressurgi de l'estuaire du Blackwater ?

Dans un cadre marqué par une brume traversée d'étranges lumières, Cora Seaborne construit sa liberté. En cette fin d'ère victorienne dont les problèmes sociaux ne doivent pas faire oublier les triomphes, nous suivons, au gré de leurs aventures et de leur correspondance, des hommes qui s'acceptent tels qu'ils devraient être, des femmes qui découvrent devoir être ce qu'elles sont et un monstre effroyable qui redevient ce qu'il était.

« Un roman irrésistible... L'héroïne la plus délicieuse depuis Elizabeth Bennet dans *Orgueil et Préjugés*... Vers la fin, le Serpent de l'Essex révèle un mystère bien plus grand qu'une créature "détachée des marges enluminées d'un manuscrit" : l'amitié » *Washington Post*

« *Le Serpent de l'Essex* est un merveilleux roman sur les mécanismes de la vie, de la croyance et de l'amour, sur la science et la religion, les secrets, les mystères, les mouvements compliqués et inattendus du cœur humain... C'est un si bon roman que ses pages semblent illuminées de l'intérieur. » Helen Macdonald

LE SERPENT DE L'ESSEX

Sarah Perry est née dans l'Essex en 1979. Elle a été auteur en résidence à la Gladstone's Library et à Prague, désignée «ville créative» par l'UNESCO en 2016. Son premier roman, *After Me Comes the Flood*, a été sélectionné pour le Guardian First Book Award et le Folio Prize, et a remporté l'East Anglican Book of the Year Award en 2014. *Le Serpent de l'Essex* a été élu Waterstones Book of the Year en 2016; il a gagné le British Book Awards Fiction Book of the Year et l'Overall Book of the Year en 2017. Il a également été sélectionné pour le Costa Novel Award et le Dylan Thomas Prize, ainsi que pour les prix Walter Scott, Baileys et Wellcome Book. Sarah Perry vit actuellement à Norwich. Ses œuvres sont traduites dans 11 langues.

SARAH PERRY

LE SERPENT DE L'ESSEX

Traduit de l'anglais
par Christine Laferrière

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

Titre original :
The Essex Serpent

© Sarah Perry, 2016
© Christian Bourgois éditeur, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-03056-3

Pour Stephen Crowe

Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais,
je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant :
« Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Michel de Montaigne,
De l'amitié.

La veille du nouvel an

Un jeune homme descend près des rives du Blackwater sous la lune froide et pleine. Il a bu au vieil an jusqu'à la lie, jusqu'à ce que ses yeux lui fassent mal et qu'il ait l'estomac retourné, et puis il était las des lumières éclatantes et de l'agitation. « Je vais juste descendre au fleuve », a-t-il dit, puis il a baisé la joue la plus proche : « Je serai de retour avant le carillon. » Maintenant, il regarde vers l'est la marée qui s'inverse, l'estuaire bas et sombre, et les mouettes blanches qui luisent sur les vagues.

Il fait froid ; il devrait le sentir, mais il est gorgé de bière et il porte son manteau bien épais. Le col lui gratte la nuque : il se sent un peu ivre, oppressé, et il a la langue sèche. *Je vais me baigner rapidement*, se dit-il, ça me dégrisera, puis il descend du sentier et s'arrête sur le rivage, où, profondes dans la boue sombre, toutes les criques attendent la marée.

« *Je prendrai une coupe de gentillesse¹* », chante-t-il de sa douce voix de ténor d'église, puis il rit et quelqu'un rit en retour. Il déboutonne son manteau, il le tient ouvert, mais cela ne suffit pas : il veut sentir le fil du vent s'aiguiser sur sa peau. Il se rapproche de l'eau et tire la langue dans l'air salé : *Oui, je vais me baigner rapidement*, se dit-il en laissant tomber son manteau dans le marais. Il l'a déjà fait, après tout, quand il était enfant et en bonne compagnie : la vaillante incartade d'un rapide bain de minuit au moment où le vieil an meurt dans les bras de l'an nouveau. La marée est basse – le vent est retombé – et le Blackwater ne présente aucun risque ; donnez-lui un verre et il le boira d'un trait, sel, coquillages, huîtres et autres inclus.

1. Paroles du chant traditionnel *Auld Lang Syne* (« Ce n'est qu'un au revoir »). De même, le « bon vieux temps » évoqué plus bas et qui est la traduction littérale de son titre. (*Toutes les notes en bas de page sont de la traductrice.*)

Mais quelque chose se transforme dans un mouvement de la marée ou un changement de l'air : la surface de l'estuaire remue, elle semble (il s'avance) battre et palpiter, puis devenir glissante et immobile ; puis, peu après, se convulser, comme si elle tressaillait au moindre toucher. Il se rapproche, non encore apeuré ; les mouettes se soulèvent une par une et la dernière lance un cri de désarroi.

L'hiver arrive comme un coup porté à sa nuque : il le sent traverser sa chemise et pénétrer dans ses os. La solide gaîté conférée par la boisson a disparu et il n'a nul réconfort, là, dans le noir ; il cherche son manteau, mais les nuages cachent la lune et il est aveugle. Sa respiration est lente, l'air est plein d'aiguilles, le marais à ses pieds est soudain humide, comme si quelque chose, là-bas, avait déplacé l'eau. *Rien, ce n'est rien*, se dit-il, cherchant son courage à tâtons, mais le revoici ; curieux instant figé, comme s'il regardait une photographie, suivi d'un mouvement effréné et inégal qui ne saurait résulter de la simple attraction de la lune sur les marées. Il croit voir – il est *certain* de voir – le lent mouvement de quelque chose d'énorme, de voûté, sinistrement recouvert d'écailles grossières qui se chevauchent ; ensuite, cette chose disparaît.

Dans les ténèbres, il prend peur. Il y a là-bas quelque chose, il le sent, qui attend son heure : une chose implacable, monstrueuse, née dans l'eau, l'œil toujours orienté dans sa direction. Elle somnolait, immergée au fond de l'abîme, et enfin elle a surgi : il l'imagine qui affronte la vague, hume l'air avec avidité. Il est saisi d'effroi, son cœur en cesse de battre : en l'espace d'un instant, il a été accusé, condamné et châtié : ah, quel pécheur il fait, quelle tache noire il y a au plus profond de son être ! Il se sent pillé, vidé de toute bonté : il n'a rien à faire valoir pour sa défense. Il regarde le noir Blackwater et la revoici, cette chose qui fend la surface, puis retombe... Oui, elle est là depuis le début, à attendre, et enfin elle l'a trouvé. Il éprouve un calme étrange : justice doit être faite, après tout, et il plaide volontiers coupable. Tout n'est que remords et absence de rédemption, et pas moins que ce qu'il mérite.

Mais alors le vent se lève, il entraîne légèrement la couverture nuageuse et la timide lune montre son visage. C'est une chiche lumière, pour sûr, mais un réconfort ; et voici son manteau, après tout, à moins d'un mètre, l'ourlet couvert de boue ; les mouettes regagnent l'eau et il se sent complètement ridicule. Du sentier qui domine lui parvient le bruit de rires : une fille et son bon ami dans leurs habits de fête ; il

agite la main et crie: «Je suis là! Je suis là!» *Et je suis là*, se dit-il: là, dans le marais qu'il connaît mieux que son propre logis, avec la marée qui change lentement et sans rien avoir à craindre. *Monstrueux!* se dit-il en riant de lui-même, grisé par la commutation de sa peine: comme s'il y avait eu là-bas quoi que ce soit d'autre que des harengs et des maquereaux!

Rien à craindre dans le Blackwater, rien dont se repentir: juste un instant de confusion dans le noir et beaucoup trop de boisson. L'eau vient à sa rencontre et redevient sa vieille compagne; afin de le prouver, il se rapproche, mouille ses bottes, tend les bras: «Me voici!» hurle-t-il, et toutes les mouettes répondent. *Juste un petit bain rapide*, se dit-il, en souvenir du bon vieux temps, et, tout en riant, il se débarrasse de sa chemise.

Le pendule oscille d'une année sur l'autre et il y a des ténèbres à la surface de l'abîme¹.

1. Genèse 1, 2.

I

ÉTRANGE NOUVELLE DE L'ESSEX

JANVIER

1

Une heure tapante, par une journée maussade ; à l'Observatoire de Greenwich, la boule horaire descendit. De la glace recouvrait le premier méridien, recouvrait le gréement des péniches à larges baux sur la Tamise, très fréquentée. Des capitaines notaient l'heure et la marée, et hissaient leurs voiles rouge sang contre le vent du nord-est ; une cargaison de fer était en route pour la fonderie de Whitechapel, où de nouvelles cloches résonnaient par dizaines¹ comme s'il ne restait plus beaucoup de temps. Le temps était subi derrière les murs de la prison de Newgate et dilapidé par les philosophes dans les cafés du Strand ; il était perdu par ceux qui auraient voulu que le passé fût présent et haï par ceux qui auraient voulu que le présent fût passé. Oranges et citrons, faisait retentir le carillon de St Clement², et la cloche du Parlement annonçant l'heure des votes était muette.

Le temps était de l'argent au Royal Exchange³, où des hommes restaient tout l'après-midi à réduire leur espoir de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille ; dans les bureaux de Holborn Bars, la roue aux longues dents d'une horloge mère forçait une charge électrique à déclencher le carillon de ses douze horloges réceptrices. Tous les employés levaient les yeux de leurs grands-livres, soupiraient, puis les baissaient une fois de plus. Dans Charing Cross Road, le temps échangeait son char contre des cortèges

1. Cet établissement est la plus célèbre fonderie de cloches du pays, où l'on fabriqua par exemple Big Ben.

2. Il s'agit d'une très célèbre comptine.

3. Bourse du commerce.

pressés d'omnibus et de fiacres ; dans les salles de St Bartholomew et de l'hôpital du Royal Borough, la douleur transformait les minutes en heures. Dans la chapelle de Wesley, on chantait *Les sables du temps s'enfoncent* en regrettant qu'ils ne pussent s'enfoncer plus vite et, à quelques mètres de là, la glace fondait sur les tombes de Bunhill Fields.

À Lincoln Inn et Middle Temple¹, des avocats regardaient leur calendrier et voyaient expirer des délais de prescription ; dans des chambres de Camden et de Woolwich, le temps était cruel envers les amoureux, qui se demandaient comment il se faisait si tard si vite ; par la suite, il était clément envers leurs blessures ordinaires. D'un bout à l'autre de la ville, dans les immeubles et les rangées de maisons, dans la haute société, dans les bas-fonds et les classes moyennes, le temps était employé, gaspillé, étiré et souhaité inexistant, et sans cesse il tombait une pluie glaciale.

À Euston Square et Paddington, les stations de métropolitain recevaient leurs passagers, qui s'y déversaient comme autant de matière première descendant afin d'être broyée, transformée, démoulée. Dans un wagon de la ligne circulaire en direction de l'ouest, des lumières capricieuses montraient que le *Times* n'avait rien de joyeux à rapporter et, dans l'allée, des fruits gâtés se répandaient d'un sac. On sentait l'odeur de la pluie sur les imperméables et, parmi les passagers, engoncé dans son col relevé, le Dr Luke Garrett récitait les parties du corps humain. « *Ventricule gauche, ventricule droit, veine cave supérieure* », disait-il en les énumérant sur ses doigts, espérant que cette litanie ralentirait peut-être les battements angoissés de son cœur. L'homme à côté de lui leva les yeux, perplexe, puis se détourna en haussant les épaules. « *Atrium gauche, atrium droit* », dit Garrett dans sa barbe : s'il était habitué aux regards scrutateurs d'inconnus, il ne voyait aucune raison de les rechercher outre mesure. On l'appelait *Le Lutin*, puisqu'il arrivait rarement plus haut qu'à l'épaule d'autres hommes et que sa façon de marcher insistante, à grandes enjambées, donnait l'impression qu'il pouvait, sans crier gare, monter d'un bond sur le rebord d'une fenêtre. L'on percevait dans ses membres, même à travers son manteau, une forme de puissance soutenue ; son front bombé s'avancait au-dessus de ses yeux comme s'il pouvait à peine contenir l'ampleur et la férocité de son intellect. Il arborait une longue frange noire qui imitait le bord d'une aile de

1. Deux des quatre *Inns of Court*, ou écoles du barreau de Londres.

corbeau ; en dessous, ses prunelles étaient sombres. Il avait trente-deux ans ; c'était un chirurgien doué d'un esprit rebelle et affamé.

Les lumières s'éteignaient, se rallumaient et Garrett se rapprochait de sa destination. Il était censé assister dans l'heure aux obsèques d'un patient et nul n'avait jamais porté plus légèrement son habit de deuil. Michael Seaborne était décédé six jours plus tôt d'un cancer de la gorge ; il avait enduré la maladie dévorante et les attentions de son médecin avec la même indifférence. Ce n'était pas vers le défunt que Garrett dirigeait à présent ses pensées, mais plutôt vers sa veuve, qui (songeait-il en souriant) était peut-être en train de brosser sa chevelure en désordre ou de découvrir que sa belle robe noire avait perdu un bouton.

Le deuil de Cora Seaborne avait été le plus étrange de tous ceux dont il avait été témoin ; certes, il avait su en arrivant dans sa maison de Foulis Street que quelque chose allait de travers. Il régnait dans ces pièces hautes de plafond une atmosphère de malaise certain, qui semblait peu en rapport avec la maladie. À l'époque, le patient allait encore relativement bien, même s'il tendait à se nouer autour du cou un foulard enroulé deux fois, en guise de bandage. Ce foulard était toujours en soie, toujours pâle et souvent très légèrement taché : chez un homme aussi méticuleux, on ne pouvait imaginer que cela fût fait inconsciemment, aussi Luke le soupçonnait-il de tenter de mettre ses visiteurs mal à l'aise. Seaborne réussissait à donner l'impression d'être grand du fait de son extrême maigreur et parlait si doucement qu'il fallait s'approcher pour l'entendre. Il avait une voix sifflante. Il était courtois et la peau sous ses ongles était bleue. Il avait enduré calmement sa première consultation et décliné toute proposition d'opération. « Je compte quitter le monde tel que j'y suis venu », avait-il dit en tapotant la soie qui entourait sa gorge. « Sans cicatrices.

— Il est inutile de souffrir », avait répondu Luke, offrant un réconfort non sollicité.

« Souffrir ! » À l'évidence, cette idée l'amusait. « Une expérience instructive, j'en suis sûr. » Puis il avait ajouté, comme si une pensée découlait naturellement d'une autre : « Dites-moi, avez-vous rencontré ma femme ? »

Garrett se rappelait souvent sa première rencontre avec Cora Seaborne, bien qu'à la vérité le souvenir qu'il en gardait ne fût pas fiable, ayant été créé à l'image de tout ce qui avait suivi. Elle était arrivée au moment même, comme sur ordre, et s'était arrêtée sur le seuil pour observer son

visiteur. Elle s'était ensuite avancée jusqu'au bout du tapis, puis baisée pour embrasser son époux sur le front et, debout derrière son fauteuil, elle avait tendu la main. « Charles Ambrose me dit qu'aucun autre médecin ne fera l'affaire. Il m'a donné votre article sur la vie d'Ignace Semmelweis¹ : si vous opérez aussi bien que vous écrivez, nous vivrons tous éternellement. » Cette flatterie apaisante étant irrésistible, Garrett n'avait donc rien pu faire d'autre que rire et s'incliner au-dessus de la main qu'elle lui offrait. Elle avait une voix grave, mais non basse, et il se dit tout d'abord que cette femme avait l'accent nomade de ceux qui n'ont jamais vécu longtemps dans un seul pays, mais il s'agissait seulement d'un léger défaut de prononciation, qu'elle surmontait en s'attardant sur certaines consonnes. Elle était vêtue de gris, et simplement, mais l'étoffe de sa robe chatoyait comme la gorge d'un pigeon. Elle était grande, et pas mince ; ses yeux étaient gris également.

Au cours des mois suivants, Garrett avait fini par comprendre un peu le malaise qui parfumait l'air de Foulis Street, en plus du bois de santal et de la teinture d'iode. Même rendu aux derniers degrés de la douleur, Michael Seaborne exerçait une influence pernicieuse qui était sans grand rapport avec le pouvoir ordinaire de l'invalidé. Sa femme était si prompte à procurer des linges frais et du bon vin, si désireuse d'apprendre à introduire une aiguille dans une veine qu'elle aurait pu mémoriser jusqu'à la dernière syllabe un manuel consacré aux devoirs de la femme. Mais Garrett n'avait jamais rien constaté qui pût passer pour de l'affection entre Cora et son époux. Tantôt il la soupçonnait d'adjurer la brève chandelle de s'éteindre, en vérité ; tantôt il craignait qu'elle ne le prît à part pour lui dire, alors qu'il préparait une seringue : « Donnez-lui-en plus, donnez-lui-en un peu plus. » Si elle se penchait pour baiser le visage du saint affamé sur l'oreiller, c'était avec prudence, comme convaincue que son mari pouvait se dresser et lui tordre le nez par méchanceté. Des infirmières étaient embauchées pour habiller, drainer, garder les draps propres, mais elles tenaient rarement une semaine : la dernière de celles-ci (une jeune Belge, pieuse) avait croisé Luke dans le couloir et murmuré : « *Il est comme un diable*^{*2} » en montrant son poignet au médecin, bien qu'il ne s'y trouvât rien. Seul le

1. Médecin hongrois (1818-1865), qui prôna l'importance de l'hygiène dans les hôpitaux et dont les théories, niées par ses pairs, ne furent acceptées qu'après sa mort.

2. Tous les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.